

LE JEÛNE COMME PÉNITENCE

De jour en jour il m'apparaissait plus clairement combien il peut être ardu d'élever et d'éduquer filles et garçons de la bonne façon. Pour être leur vrai maître, leur vrai tuteur, il me fallait toucher leur cœur ; il me fallait partager leurs joies et leurs peines, les aider à résoudre les problèmes qui se posaient à eux, canaliser exactement le torrent bouillonnant de leurs jeunes aspirations.

A l'époque où l'on se décida à relâcher certains des satyâgrahis incarcérés, la Ferme Tolstoï était presque vidée de ses pensionnaires. Le petit nombre qui restait, appartenait surtout à la Colonie de Phoenix, où je les renvoyai donc. Ce fut dans cette Colonie et à cette occasion, que je dus passer par une terrible épreuve.

En ce temps-là, je devais faire la navette entre Johannesburg et Phoenix. Un jour où j'étais à Johannesburg, la nouvelle me parvint que deux pensionnaires de l'âshram avaient succombé à une défaillance morale (1). L'annonce d'un échec apparent ou d'un revers dans notre lutte autour du Satyâgraha m'aurait trouvé impassible ; mais la nouvelle en question eut sur moi l'effet d'un coup de foudre. Le jour même, je pris le train pour Phoenix. Mr. Kallenbach tint absolument à m'accompagner. Il avait remarqué l'état dans lequel j'étais. Il se refusa absolument à me laisser partir seul : il se trouvait que c'était lui, le porteur de la nouvelle qui m'avait à ce point bouleversé.

Tout le long du parcours, la voie que me traçait le devoir me parut simple. J'avais le sentiment que le tuteur ou le maître

(1) En goujrâti : « je reçus la nouvelle d'une chute terrible de deux individus ».